

« Portées d'une ambiance pluraliste : le quartier de la Goutte d'Or à Paris »

La Goutte d'Or est un des plus vieux quartiers cosmopolites de Paris. Il fait depuis trente ans l'objet d'opérations de "rénovation urbaine". Mais force est de constater la résistance forte des dynamiques sociales et des formes de vie publique propres à cette centralité immigrée face aux politiques de gentrification qui y sont mises en œuvre. Ce quartier délimite, dans la ville patrimonialisée et "pacifiée" qu'est Paris, un espace poreux où le citadin est immédiatement saisi par une ambiance spécifique. Il s'agit d'un « décor » défini par les activités du commerce ethnique, mais il s'agit surtout d'une atmosphère dans laquelle on baigne, un monde sensible qui suscite en résonance des émotions, des réactions. L'ambiance est un objet difficile à saisir sur un autre mode que celui des impressions et sensations. Il semble glisser entre les mailles des filets de la rationalité et peut pour cette raison être considéré comme un non-objet. Les ambiances quotidiennes sont pourtant, si l'on suit les chemins défrichés par Jean François Augoyard (2007) et son équipe loin d'être un épiphénomène, « (...) la forge, l'*antre* des cultures ordinaires et de l'interculturalité ». L'ambiance peut en effet être considérée comme le champ sensible des expressions et impressions de la co-présence dans un environnement spécifique. Autrement dit, dans le langage de Thibaud (2002) « L'ambiance peut être considérée comme le support à partir duquel le monde sensible se configure au quotidien, comme le champ à partir duquel les phénomènes émergent et s'individuent ». Elle nous place au cœur du processus de manifestation du réel, se cristallise dans l'articulation des émergences simultanées de la saisie du sens. Nous proposons dans les pages qui vont suivre de définir les caractéristiques sociales de l'ambiance de ce quartier et d'en analyser la portée en termes de socialisation pour le tout venant des citadins.

Une densité électrique.

À l'inverse de ces espaces organisés pour affadir les sens du mouvement, de la vue et du toucher et qui sont considérés en cela comme étant pacifiants (Sennet 1995) ce quartier nous plonge dans un univers de fortes stimulations sensorielles. On y fait tout d'abord l'expérience corporelle d'une forte densité. Aux portes d'entrée et aux frontières de cet espace -aux alentours des stations de métro Barbès et Château rouge et sur les Boulevards- le citadin est immédiatement submergé par la foule. Les distances corporelles sont minimales, le

déplacement y est constamment ralenti, négocié. L'impression de densité est renforcée par la présence statique quotidienne de collectifs d'hommes qui transforment la rue en espace de sociabilité ou d'activités économiques informelles. Cette occupation de l'espace public oblige le passant à négocier son droit de passage au cœur d'espaces de communication et d'activités. Elle produit l'impression de parcourir un espace événementiel latent. L'ambiance du quartier se caractérise de manière générale par l'émergence régulière, en partie liée à cette densité électrique, de micro événements. La forte densité, le bruit et l'occupation de la rue par le commerce informel définissent une atmosphère spécifique dans laquelle on baigne dès la sortie du métro. Elle marque des frontières sensorielles très nettes entre le dedans et le dehors du quartier, mais aussi entre espace public et espace résidentiel commun. Cette densité électrique produit des sensations contrastées et ambivalentes chez les citoyens : du sentiment d'être exposé à celle d'être « en prise » à un environnement « vivant ». Les registres sémantiques mobilisés par les habitants et habitués de ce quartier que nous avons rencontrés pour qualifier cette ambiance renvoient en effet à deux registres sémantiques : les uns insistent sur le désordre, la confusion, l'excès (« chaos », « monde de fous ») et sur la sensation de fatigue qu'ils ressentent au contact de cette foule, les autres au contraire sur le côté « vivant » de ce quartier et sur le sentiment d'exister qu'ils éprouvent dans la multitude (des regards et des accroches relationnelles).

Si une tendance générale de transformation de l'environnement sensible de la rue privilégie aujourd'hui « une nouvelle forme de sensibilité de l'ordre de l'anesthésie » (Thibaut 2002), cet espace met au contraire le citoyen sur le qui-vive. La posture de réserve « d'indifférence à la différence des choses » qui caractérise comme l'a montré Simmel l'attitude de protection des citoyens depuis le 19^e S, ne peut en effet être rigoureusement adoptée au cœur de cette foule singulière. Cette densité électrique saisit le passant comme l'habitant, l'oblige à sortir de sa réserve parce qu'elle le situe en vis-à-vis dans la trame d'interactions denses -tout en étant éphémères. L'expérience de la marche dans ce quartier est celle d'une immersion dans un univers pluraliste au sein duquel chacun est amené, comme nous allons le voir à présent, à se redéfinir à différents niveaux.

Portées du pluralisme

L'ambiance de cette centralité immigrée est bien sûr caractérisée par la co-présence d'une forte pluralité. Passer les frontières du quartier c'est rentrer dans un autre monde. Le

citadin est confronté à une foule bigarrée, il fait l'expérience auditive d'une pluralité de langues qui traversent l'espace public, l'expérience visuelle et olfactive d'un autre environnement. L'impression dominante est celle du dépaysement. Quelles que soient leurs trajectoires, ceux qui arrivent dans ce quartier ont la sensation de pénétrer dans un espace de différences. Que produit cette expérience de la pluralité ? Que génèrent ces vis-à-vis d'altérités ? Il doit se passer quelque chose du simple fait que les gens ont l'occasion de se rendre compte qu'ils sont différents les uns des autres, affirmait Hannerz (1983).

La Goutte d'Or cristallise tout d'abord un espace de dépaysement endogène, il permet au citadin de « voyager » dans Paris, de découvrir ou de retrouver l'atmosphère des villes d'Afrique du Nord ou d'Afrique Sub-saharienne. Des pratiques de « tourisme urbain » s'y sont développées. Mais plus significativement, ce quartier est devenu une sorte de laboratoire à partir duquel se réfléchissent les questions relatives au pluralisme. Les ateliers d'enquêtes se succèdent et se multiplient. Apprentis éducateurs, assistantes sociales, sociologues, ethnologues, etc. y sont envoyés pour découvrir et réfléchir l'altérité, la ségrégation, le communautarisme, la politique de la ville, les problèmes de logement, la gentrification, etc. Si bien que la figure de l'étudiant ou du chercheur est devenue familière aux habitants. Contrairement à d'autres espaces, il n'est pas le lieu d'une simple consommation -non impliquée- d'exotismes, car les rapports entre majoritaires et minoritaires y ont tendance à se renverser. Plus qu'une découverte d'un « ailleurs » les passants font au fil des pas, l'expérience d'un repositionnement identitaire. De nouvelles catégories de classement de la diversité émergent systématiquement de ces frottements d'altérités. L'auto-appellation « petit blanc » apparaît ainsi dans les discours des nouveaux habitants¹, comme une catégorie pertinente pour dire leur place dans le quartier. Ce qui peut selon les trajectoires être déclencheur d'une prise de conscience d'une différence culturelle et réifier une frontière entre eux et nous ou d'une prise de conscience de rapports sociaux ségrégatifs et devenir le moteur d'un engagement social ou politique. Cette ambiance, loin d'être un simple décor, contraint ainsi celui qui l'expérimente à se redéfinir dans un univers pluraliste. L'expérience de cet espace public permet dès lors au citadin d'acquérir cette capacité, qui comme l'a montré Ulrich Beck (2006) est un pré-requis de toute compétence cosmopolite : « la capacité à localiser et relativiser son propre mode de vie à l'horizon d'autres possibilités (...) de se voir soi-même dans la perspective de ceux qui ont une autre culture ».

¹ Maria Anita Palumbo : « Trouver sa place : parcours d'habitants dans la pluralité de l'espace du quartier » dans Milliot, Virginie (dir) 2009.

Il en est de même pour les populations immigrées qui fréquentent ce quartier. Quelles que soient leurs origines, ils expriment majoritairement le sentiment d'y être dans un espace où ils ont droit de cité « *pas besoin de décliner ma carte d'identité* », « *ça se sent dans les regards, tu es à ta place* ». Ce quartier est la scène d'une sociabilité publique élargie, où la reconnaissance des signes de l'ethnicité autorise une accessibilité relationnelle. « *On m'avait dit quand t'arrives, tu vas à Barbès, tu trouveras quelqu'un pour t'aider, je suis venu et j'ai trouvé* » me racontait un jeune Algérien. Dans les rues du quartier, des logiques de reconnaissance au sein des mondes de l'immigration constituent de véritables ressources relationnelles. La Goutte d'Or est le creuset d'une dynamique d'échanges à différentes échelles. Algériens, Marocains, Tunisiens, Egyptiens, Maliens, Camerounais, Sénégalais, Centrafricains, etc. viennent de toute la région Ile-de-France pour acheter des produits leur permettant de « retrouver le goût du pays », prendre des nouvelles de là-bas, se plonger dans une ambiance qui tour à tour apaise et nourrit la nostalgie (Bouly-de-Lesdain 1999). Dans une dynamique plus complexe que celle du rapport entre minoritaires et majoritaires -qui tend à réduire cette diversité à deux catégories « africains » et « arabes »- des représentants d'une quarantaine de pays se retrouvent dans cet espace public où se forment d'autres catégories de classement. La confrontation publique de cette diversité donne lieu à des négociations identitaires et normatives permanentes où l'humour joue un rôle déterminant. Il constitue « un art d'ajustement à la diversité ».², en ce qu'il permet de jouer et de déjouer les catégories de classement imposées, d'exprimer des différences sur un mode pacifié et ainsi de réguler les tensions produites par la confrontation des normes et le brouillage des ordres de légitimité. La rue est ainsi le creuset d'une dynamique d'associations et de différenciations, qui cristallise de nouvelles frontières -religieuses et/ou politiques.

Vendredi 10 Novembre 2007 : Jour de prière, rue des poissonniers. Les hommes installent progressivement leurs tapis ou des cartons qui font en office. Ils aménagent l'espace, déplacent une mobyette, évacuent des canettes, placent leurs chaussures à l'arrière... Les rangs progressivement se resserrent, certains s'insèrent entre deux tapis. Un homme s'efforce d'organiser l'espace de la prière pour occuper la rue, mais deux rangs se sont formés de chaque côté laissant un espace de circulation au milieu et l'appel à la prière est lancé. Des hommes se tiennent à chaque extrémité pour réguler la circulation, mais quelques badauds passent au travers des mailles de ce contrôle. Je suis dans le restaurant franco-

² Stephan Le Courant « Sociabilité informelle dans un espace public pluraliste » dans Milliot (dir) 2009.

sénégalais en face de la Mosquée. Un des serveurs sort pour prier devant la porte. Trois tables sont occupées. « *Normalement ils devraient pas passer là quand même, soit ils attendent soit ils passent à côté* » commente ma voisine avec qui je venais de discuter (une femme malienne attendant son mari qui est allé prier). « *Moi ma religion, elle m'interdit pas de manger du poisson en regardant les hommes prier le vendredi !* » lance en riant à la cantonade un Noir installé seul à une table près de la vitrine du restaurant. Sourires dans l'assemblée. Une jeune femme noire habillée en minijupe et talons hauts passe en se dandinant au cœur de l'espace de prière au moment même où les hommes s'inclinent. Réaction énervée des uns « *C'est abusé franchement non, ça se fait pas !* » s'exclame un homme installé avec trois autres près de la vitrine côté droit. « *Moi c'est comme ça que je les aime les musulmans, de dos pour pouvoir mater leur derrière ! Et franchement pour une fois qu'ils se mettent à genoux devant une femme, ça leur fera pas de mal !* » lance en riant une femme noire qui attendait debout avec sa fille un repas à emporter. Regard désapprobateur et sifflement exaspéré de ma voisine, regards de connivence avec le serveur présent...

La Goutte d'Or délimite un morceau de ville où, à la différence des quartiers populaires de la périphérie, la pluralité se rencontre sur un mode non-conflictuel dans un espace public accessible et ouvert. La diversité s'y manifeste de manière spécifique. L'ambiance qui s'y cristallise oblige le passant comme l'habitant à se repositionner dans un univers pluraliste et joue ainsi un rôle d'espace formateur du citoyen, au-delà de ses propres frontières.

L'économie de la rue

L'économie informelle contribue d'emblée à définir une identité du lieu. « *Ça a toujours existé, me confiait une vieille dame à la Station Barbès, ça fait 30 ans que je fréquente le quartier, ça a toujours été comme ça. Ce qui change c'est ce qu'ils vendent, maintenant les cigarettes sont chères, alors ils s'y sont mis, ils s'adaptent !* ». Cette forte visibilité des activités économiques informelles et illégales structure l'espace public à différents niveaux.

Ces activités informelles se fixent sur les carrefours de circulation – convertis en de potentielles ressources – qu'elles contribuent à densifier davantage. La Goutte d'Or n'est pas un quartier que l'on peut traverser en flânant, en étant là sans y être, en glissant sur la surface

du monde. Vous y êtes bousculés, interpellés dans tous les sens du terme, saisis par les regards. Ces activités informelles génèrent en effet des modes d'attention visuelle spécifiques. Là où la foule anonyme est ailleurs un espace de frôlement de regards, anticipant le déplacement des corps, cette foule-là est pleine de regards qui s'accrochent, anticipant de potentiels échanges. La reprise du mouvement et l'évitement suffisent souvent à se redéfinir comme passant. Mais les pauses du corps ou du regard engendrent systématiquement des apostrophes. Les vendeurs à la sauvette sont par ailleurs toujours à l'affût, ils guettent pour repérer des clients potentiels et anticiper les interventions policières. Si bien que tout individu traversant ces espaces d'activités peut se sentir scruté. Le passant est ainsi amené à négocier son droit de passage. L'incompréhension des codes et la visibilité de cette méconnaissance produisent une sensation d'étrangeté, d'illégitimité qui peut alimenter un sentiment d'insécurité -à l'image de Rodney Watson (1995) se promenant dans Time square. Ces activités confrontent également le passant au « spectacle de la dérégulation » (Bordreuil 1995) des mondes de la toxicomanie -lorsque les dealers ou leurs clients agissent dans l'espace public comme s'ils n'étaient pas sous le regard des autres. Nous avons pu constater que ces transgressions des règles de civilité, de présentation de soi dans l'espace public génèrent systématiquement des réactions de la part des passants. Les personnes s'arrêtent et cherchent à partager un regard déconcerté, à s'accorder en parole avec un témoin anonyme sur l'in vraisemblance de la situation. Les citoyens entreprennent ainsi un travail de réparation. Ces commentaires partagés avec des inconnus visent à réparer l'offense publique par une attention convergente à la situation -il s'agit de rétablir un sens commun- et une attention aux uns et aux autres -afin de rétablir la réciprocité publique. Les offenses dans l'ordre du public produites par ces mondes de la toxicomanie produisent ainsi par réaction des échanges réparateurs entre témoins anonymes.

Les activités informelles, ici comme ailleurs, confrontent également le passant à « *un paysage de la pauvreté* ». Ces activités étant le fait d'individus qui en raison du statut de leur marchandise, mais le plus souvent de leur propre condition et statut, ne peuvent accéder à un espace régulier. De manière très contrastée, les quartiers des Buttes Montmartre et de la Goutte d'Or plongent ainsi le passant dans des univers sociaux très marqués. Une fois passé le boulevard, le citoyen se trouve socialement redéfini face aux mondes de la précarité, de l'illégalité et de l'informalité. Ce paysage le confronte au fil des pas à des problèmes sociaux qu'il ne peut ignorer. Ces activités économiques illégales produisent par ailleurs différentes sortes de saletés (constitutives également de ces « paysages de l'informalité ») qui peuvent être ressenties comme une agression. Cette malpropreté est différemment perçue en fonction

de sa nature. Les déchets organiques (crachat, urine, seringues) produisent des réactions fortes par peur de la contamination. Mais au-delà, nous pouvons constater, comme l'a fait Michel Kokoreff (1991) que « la distinction entre salissures (mégots, papiers, emballages de fast-food) et souillures corporelles (excréments, urines, vomis...) recoupe souvent dans les discours celle d'une logique de foules et celles d'une logique de publics ». Les discours récurrents sur la saleté du quartier expriment ainsi un rapport à des populations spécifiques, les figures du sale étant de façon directe ou implicite associées à la marginalité, la précarité mais aussi aux immigrés. La saleté produite par ces publics est perçue comme une remise en question par appropriation de l'accessibilité de l'espace public. Le désordre et la malpropreté de ces paysages de l'informalité alimentent ainsi un discours sur l'insécurité. Dans un contexte général de redéfinition de l'espace public qui correspond, comme l'a montré Michel Kokoreff (1991), à l'entrée dans un ordre « post hygiéniste » (dans lequel les espaces publics sont régis par des normes s'appuyant moins sur une morale du bien public que sur une apologie de la sphère privée, correspondant à une expérience traumatique de l'altérité) ces paysages se démarquent très nettement et suscitent des réactions fortes –du rejet à la mobilisation des habitants contre les nuisances du commerce informel.

Les activités économiques informelles et illégales structurent ainsi l'ambiance du quartier à différents niveaux, parce qu'elles confrontent le citoyen à d'autres régimes normatifs et sociaux et produisent en réaction des activités de communication dans l'espace public et des actions collectives visant à restaurer les seuils et la réciprocité publique.

La renégociation du pacte de l'anonymat

De ce qui précède nous commençons à entrevoir une autre spécificité de l'ambiance du quartier. Discuter avec un étranger, échanger des blagues avec des inconnus dans un café, assister par hasard à un événement, se retrouver avec d'autres à commenter le spectacle de la rue, être amené à se positionner et à se justifier face à des actions qui débordent notre propre cadre normatif, sont des expériences ordinaires à la Goutte d'Or qui ont des répercussions fortes en termes de socialisation et de dynamique sociale.

Le citoyen y fait l'expérience d'interactions non régulées par « l'inattention civile » des espaces publics anonymes. L'ideal-type de l'espace public -comme espace d'interactions non convergentes régulées par l'évitement, la réserve, le tac- est érodé par d'autres logiques

relationnelles. La dynamique des espaces publics du quartier brouille les registres d'interaction. Ce qui ne veut pas dire que l'anonymat y céderait la place à un mythique village urbain. La densité des espaces plonge chacun dans une foule de corps et de visages étrangers. Mais cet espace se caractérise par une grande accessibilité relationnelle. Nous avons commencé à voir comment les « discriminants du rôle » constituent dans ce quartier des supports d'activités communicationnelles publiques. La reconnaissance visuelle d'une identité de genre ou d'une appartenance ethnique rend légitime l'entrée en relation -de la même manière que ces catégories d'attribution peuvent dans certaines rues du quartier être à la base d'une tension concernant les droits de passage. Cette sociabilité publique est propre à toute centralité immigrée, en ce qu'elle constitue l'aspect relationnel de ces « surrogate home », mais elle est ici caractérisée par son ouverture et sa porosité. Les prétextes à l'échange de paroles sont permanents, il suffit d'une pause sur un banc, d'une attention partagée sur un événement... Les espaces publics du quartier sont des scènes de discussion ouvertes au fil desquelles se discutent, se confrontent et se titillent les différences. Dans tout quartier populaire « ce mélange de convivialité et d'anonymat fait que, pour ses riverains, la rue peut être un espace d'intermédiation entre le familier et l'inconnu » (Charmes 2005). Mais la particularité tient ici à l'ouverture de cette socialité à des individus qui ne sont ni habitants, ni commerçants, au fait que ce quartier soit la scène d'échanges quotidiens entre des citoyens venus d'ailleurs. La reconnaissance visuelle d'une identité de genre ou d'une appartenance ethnique définit donc la grammaire d'une accessibilité relationnelle. Mais au-delà de cette dernière, les micro-événements qui ne cessent d'émerger dans ce quartier ont une force centripète. Le moindre événement autorise des pauses et des rapprochements. Il suffit que des voix percent, que des corps se rapprochent pour que des badauds s'arrêtent. Des jeunes vendeurs de cigarettes à la sauvette ont une expression pour décrire l'ambiance du quartier « *Ici c'est Bled-Mickey, il se passe toujours quelque chose* ». Dans la trame du quotidien, le spectacle de la rue produit « une attention coopérative » (Isaac Joseph 1990) entre passants. Les individus se rapprochent, des croisements de regards redéfinissent le mode de la co-présence, ouvrant entre inconnus un espace possible de communication... En deçà de toutes identifications préalables, les citoyens peuvent ainsi se retrouver à commenter avec de parfaits inconnus des scènes de la vie quotidienne. « C'est cette liberté d'esprit que signifie la notion d'accessibilité, pour autant qu'une ville demeure, culturellement, le lieu des situations inédites et des rencontres inopinées et non des relations et des positions assignées. » (Isaac Joseph : 1995, p 27) Quels sont les ressorts de cette dynamique d'échange dans ces moments

d'accessibilité où aucun rôle n'est a priori déterminé ? Qu'est ce qui se dit, se construit au fil des mots qui relie temporairement des étrangers ?

Une des caractéristiques de cette sociabilité publique est tout d'abord la fréquence des glissements d'un registre relationnel à un autre. Il est extrêmement fréquent dans ce quartier de se retrouver à discuter avec de parfaits inconnus qui après avoir commenté une scène de rue, se rapprochent et racontent leur vie, posent des questions sur celle de leur interlocuteur puis passent leur chemin. La parole passe ainsi du public au privé et se fait confidence tout en restant anonyme. « En situation d'anonymat parfait la parole est libre comme l'air, sans attaches ni depositaires » affirmait Colette Petonnet (1987). Pas de rôle à tenir, de statut à respecter, l'indéfinition même de cette situation autorise une plus grande liberté de parole. L'anonymat constitue ainsi une « pellicule protectrice » (Petonnet 1987) qui à condition de respecter les règles de l'incertitude (pas d'informations sur l'adresse ou l'identité) permet de se confier.

16 Avril 2007. Rue de la Goutte d'Or : un semi remorque s'est visiblement perdu et n'arrive plus à sortir du quartier. Un petit attroupement s'est rapidement constitué. Un homme s'efforce d'aider le chauffeur à manœuvrer. Un autre s'en mêle en donnant des conseils contradictoires. « Ça se conduit pas comme une camionnette, faut connaître ! J'ai conduit ça pendant des années, laisse moi faire ! » crie le premier. Deux policiers arrivent pour réguler la circulation. L'homme s'écarte et se met à raconter à un des témoins de la scène ses aventures passées de chauffeur routier. Dans la manœuvre, le semi remorque plie deux panneaux de circulation et une bite d'interdiction de stationner. « *On voit à quoi elle sert la police !* » lance un homme en riant « *Si on passe pas, on casse !* » surenchérit un autre. « *Franchement c'est vrai* » me lance une femme à mes côtés « *si c'était un autre remorqueur, jamais ils le laisseraient abîmer les panneaux comme ça, si c'était un autre chauffeur, il serait déjà au poste* ». « *Ils abîment notre quartier, la vérité on porte plainte, faut pas laisser faire les délinquants !* » lance un jeune qui passait en riant.

Une seconde caractéristique de ces échanges est leur portée politique. Une analyse des interactions et commentaires produits par les interventions quotidiennes des forces de l'ordre (pour gérer les problèmes de circulation, contrôler des papiers, interpellé les vendeurs « à la sauvette », etc.) a montré que cette communication publique renvoie à deux logiques différentes. Ces micro-événements sont tout d'abord systématiquement transformés en manifestation de principes pouvant être publiquement discutés. L'humour et la satire y jouent un rôle important en permettant de faire remonter le point de vue du "bas". Ces discussions

publiques prennent ainsi la forme d'une résistance ludique aux rapports de pouvoir. Par une montée en généralité, ils deviennent sujets de commentaires d'ordre général sur le juste et l'injuste, le légitime et l'illégitime, le légal, l'inégal, etc. La parole glisse du public au politique pour dégager une morale de ces petites histoires quotidiennes. La rue devient ainsi le théâtre de discussions au sein de publics éphémères qui se constituent face aux forces de l'ordre comme une communauté d'égaux. Cette sociabilité publique cristallise ensuite une forme de solidarité réactive visant à rétablir, face à l'excès des démonstrations de pouvoir sur des personnes socialement vulnérables, un ordre public fondé sur une « présomption d'égalité »³. La foule prenant systématiquement le parti du faible, de l'opprimé. Cette communication spontanée joue, ici comme dans les scènes se rapportant au « spectacle de la déréliction » évoquées plus haut, un rôle d'échange réparateur. La question de l'injustice, de la vulnérabilité est discutée contre les normes de légalité justifiant les interventions policières, par un public qui met en œuvre une « co-veillance réparatrice » et se cristallise ainsi comme une communauté de valeurs.

Un espace civique pluraliste

Ce quartier se dessine ainsi comme un espace de communication publique spécifique défini par son accessibilité relationnelle –déterminée autant par la reconnaissance des « discriminants du rôle » du genre et de l'ethnicité que par la force convergente du spectacle de la rue. À partir de ces micros événements, la parole jaillit dans un triple mouvement : elle glisse jusqu'à la sphère privée et se fait confidence, monte en généralité pour discuter des principes généraux ou se distribue de manière latérale pour rétablir le sens de la réciprocité publique à partir d'un minimum de sens commun. Quand les normes d'appréciation de la situation sont trop divergentes, la tension peut être gérée par l'indifférence feinte, le « faire comme si », la reprise du mouvement ou le désamorçage du rire... Ces événements créent des « épreuves de réciprocité » (Isaac Joseph 1995) au cours desquelles les citoyens doivent mettre en œuvre des compétences cognitives et normatives leur permettant « de surmonter les tensions entre étrangeté et intimité » en jouant sur différents registres. L'entrée en conversation avec des personnes inconnues, de différentes origines sociales ou culturelles, suppose que les participants soient capables d'adopter des perspectives différentes et

³ - "La présomption d'égalité est un présupposé de l'espace public et de l'univers des rencontres sociables. La question n'est pas de savoir si l'égalité est acquise : un présupposé est un dispositif de régulation et un principe de l'ordre des interactions" (Joseph 2003 p 341)

d'échanger sur ce qui n'est pas strictement déterminé par leur intérêt ou identité privée. Ces conversations publiques peuvent ainsi, comme l'a montré Graig Calhoun (2002), devenir le support d'une cristallisation de publics (partageant des champs de discours) et/ou d'un dépassement de l'identité des locuteurs par rapport à ce qui est partagé dans le discours. Elles peuvent cristalliser des publics solidaires réaffirmant des valeurs communes et/ou contribuer à une redéfinition des individus eux-mêmes. Dans ces moments d'accessibilité à la diversité qu'autorisent ses pauses spectaculaires au cœur de la fluidité, se réalise tout un travail d'ajustement et de négociation. Ces activités de communication publiques requièrent ainsi des compétences communicationnelles spécifiques : une capacité de relativisation que nous avons déjà évoqué, mais aussi des compétences d'analyse et d'ajustement aux situations, de contextualisation et de traduction (voir Isaac Joseph 1998).

Ce qui se joue fondamentalement dans ces temps de rencontre entre étrangers c'est la question du bien public –et ses controverses sur les principes de visibilité, d'accessibilité, d'égalité et de réciprocité. Mais il est un autre point sur lequel nous voudrions insister : la question du jugement. Les rues du quartier sont des espaces où le flâneur, en tant que spectateur désengagé, n'est pas dominant. On y est confronté à d'autres figures⁴ : celle du « badaud » qui « s'oublie devant le spectacle », celle du « lorgneur » qui scrute la foule des anonymes et celle de « l'importun » qui interpelle et interrompt le mouvement du passant. Ces figures ont certes en commun de problématiser la nature publique de cet espace, en ce qu'elles correspondent d'avantage à des « régimes territoriaux » d'attention visuelle (Bordreuil 1995) mais elles ont surtout en commun de ne pas être comme le flâneur « un spectateur qui fait constamment abstraction de sa faculté de jugement » (Isaac Joseph 1995). Ce quartier est en cela particulier et il apparaît, en tant qu'espace de confrontation, de controverses et de négociations, comme une scène privilégiée de construction d'un espace civique pluraliste. « Le fait même qu'un espace public soit « disputable » (dans ses usages et dans les normes qui le régissent) en fait le théâtre originaire du civil, comme domaine des procédures d'apaisement, et du civique, comme domaine des controverses sur le bien public » (Isaac Joseph : 1998 , p16). Ces publics qui se constituent dans l'espace public pour commenter le spectacle de la déréliction, les interventions policières ou la manifestation de modes de vie différents, peuvent être analysés comme des réactions civiles d'apaisement, visant à restaurer le sens commun et la réciprocité. La vitalité de cette sociabilité est directement liée à l'expérience de l'excès (de la déréliction, de la pluralité, de l'asymétrie sociale ou des

⁴ - Pour reprendre la typologie proposée par Samuel Bordreuil (1995) pour cerner l'expérience urbaine du 19^e S.

rapports de force et de légitimité). Ils font partie d'une même dynamique urbaine. La rue dans ce quartier est un espace où sont rendus visibles un ensemble de problèmes sociaux qui sont ailleurs masqués par la ségrégation fonctionnelle de la ville. Elle condense en un même lieu de façon presque archétypale, des différences et des inégalités. "Les espaces publics font tenir ensemble des éléments hétérogènes. Ils lient la pluralité des individus et communautés et font accéder différents mondes vécus à une "visibilité" qui a des effets sociaux et politiques" (Gourdon 2001 P 173). La rue est une interface, un médium permettant d'articuler des différences qui favorise, par l'exposition même des contradictions et des dysfonctionnements sociaux, la formation de liens qui "raccordent". La visibilité même de la pauvreté, de l'inégalité, de la déréliction, de la différence dans un espace central accessible tend à faire de ce quartier un laboratoire civique et moral. Au fil des pas, le citoyen se trouve saisi par une atmosphère qui l'oblige à se situer à se positionner. « La Goutte d'Or est un quartier épuisant et excitant parce que s'y posent toutes les questions de notre temps (...). Logement, travail, précarité, insécurité, accueil des populations migrantes, communautarisme et intégration doivent se régler à hauteur d'homme » (Goldring 2006 p 184). Au ras du trottoir, face au spectacle de la rue, dans la trame des liens faibles, le citoyen qui expérimente cet espace est renvoyé à un ensemble de questions sociales qu'il ne peut contourner ou ignorer. Si tous ne répondent pas par l'engagement nous pouvons parler ici, à l'instar d'Isaac Joseph, d'une dynamique de « concernement ». « Cette visibilité est paradoxalement une conquête de la démocratie, un aiguillon moral, la fabrique quotidienne de la compassion ou de la sympathie, mais aussi de la solidarité comme ressort civil, et pas seulement comme injonction de l'Etat et de ses appareils idéologiques » affirmait Isaac Joseph (2007 b, p 14). La vie publique spécifique de ce quartier produit ainsi une dynamique de communication, de « concernement » et de solidarité qui en fait le théâtre de la construction toujours renégociée d'un espace civique pluraliste.

Virginie Milliot

BIBLIOGRAPHIE

- Augoyard, Jean François (2007) : « La construction des atmosphères quotidiennes : l'ordinaire de la culture » dans : *Actes du séminaire de recherche de Royaumont : L'entre des Cultures*, du 26 et 27 Octobre 2007,
- Beck Ulrich (2006) : *Qu'est ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Editions Flammarion, Département Aubier.

- Bordeuil, Samuel (1995) : « Le spectacle de la dérélition » dans *Prendre place. Espace urbain et culture dramatique*, Paris, Editions Recherches, Plan Urbain. pp 137-147.
- Bouly de Lesdain, Sophie (1999) : « Château Rouge », une centralité africaine à Paris, *Ethnologie française*, n° XXIX (1) pp 86-99.
- Calhoun, Graig 2002 « Imagining Solidarity : cosmopolitanism, Constitutional Patriotism, and the Public Sphere » dans *Public Culture*, 14 (1) : p 147-171.:
- Charmes, Eric (2005) : « Le retour à la rue comme support de gentrification », *Espaces et sociétés*, 3, 122, pp 115-135.
- Goldring, M. (2006) : *La Goutte-d'Or, quartier de France. La mixité au quotidien*, Paris, Autrement.
- Gourdon, J.L. (2001) : *La rue. Essai sur l'économie de la forme urbaine*, Ed de l'Aube.
- Hannerz, Ulf (1983) : *Explorer la ville*, Ed. de Minuit.
- Joseph, Isaac (1990) : *L'espace du public, les compétences du citoyen*, Paris, Edition Recherches, Plan Urbain.
- Joseph, Isaac (1995) : « Reprendre la rue », in *Prendre place. Espace public et culture dramatique*, Paris, Plan Urbain, Edition Recherches.
- Joseph, Isaac (1998) : *La ville sans qualité*. Paris, Edition de l'Aube.
- Joseph, Isaac (2003 a) : « La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », in Cefai, D. et Pasquier, D. (dir) *Les sens du public*, PUF.
- Joseph, Isaac (2007 b) : "Parcours : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman" dans Cefai, D et Saturno, C: *Itinéraire d'un pragmatiste*, Economica.
- Kokoreff, M. « La propreté du métropolitain. Vers un ordre post-hygiéniste ? » in *Les Annales de la Recherche urbaine*, n° 53, décembre 1991.
- Milliot, Virginie (dir) 2009 : Barbès : laboratoire du pluralisme, rapport de recherche, Appel d'offres de la Mairie de Paris programme 2006.
- Pétonnet, Colette (1987) : "L'anonymat ou la pellicule protectrice." *Le temps de la réflexion VII* (La ville inquiète), pp 247-261.
- Sennett, Richard (1995) : « Espaces pacifiants » dans *Prendre Place. Espace public et culture dramatique*. Colloque de Cerisy de 1993, Paris, Editions recherche Plan-Urbain.
- Simmel Georg (1984 -1903) : « Métropoles et mentalités » in : Grafmeyer, Y. et Joseph, I. (textes traduits et présentés par) : *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne.
- Thibault, Jean Paul (2002) : « L'horizon des ambiances urbaines » *Communications*, n° 73, pp 185-201.
- Watson, R. (1995) : « Angoisse dans la 42 e rue ». *Raison pratique* n° 6, p 1996-216 Cité par Rachel thomas 2007.